

Le temps de l'édition

Retrouvez les fiches
du PREAC Littérature sur
www.auvergnerhonealpes-livre-lecture.org

L'auteur dans sa mansarde a terminé, douloureusement seul, cet ouvrage qui va changer la face de la littérature. Il l'envoie, fébrile, à une maison d'édition, la seule qu'il envisage, attend devant sa boîte aux lettres – jusqu'à ce jour à la lumière d'épiphanie où il reçoit le courrier d'acceptation qui va tout changer.

Mais tout n'est pas gagné encore. Dès lors, son combat va consister à tenir bon, face aux injonctions de l'éditeur, forcément cynique, qui veut faire entrer l'œuvre dans le moule, avec ses considérations marchandes. Et si les choses se déroulaient en fait tout autrement ? Si le travail fécond avec l'éditeur faisait partie du temps de naissance d'un texte ?

Ce texte se présente sous la forme d'un entretien mené par Maëlle Sagnes, enseignante-formatrice et animatrice de rencontres littéraires, avec l'auteur Vincent Villemillot. Il reprend leur conversation menée à l'occasion de la Résonance 2025 du PREAC Littérature « Les temps de l'auteur ».

Vous évoquiez des allers-retours avec l'éditeur dans « le temps de l'écriture » ... Ça consiste en quoi ?

Il y a plein de façons de travailler... Beaucoup de collègues font entrer l'éditeur dans la danse une fois qu'ils estiment avoir effectué tout le travail nécessaire sur le texte, en proposant leur manuscrit achevé à une ou plusieurs maisons. Certains, certaines estiment d'ailleurs ce manuscrit presque parfait à ce stade, « à prendre ou à laisser ». Moi, c'est tout le contraire : je signe un contrat avant d'écrire, et nous discutons de mon intention ensemble, avec mon éditeur, avant même que j'écrive. Parce qu'en parler à voix haute m'aide à la préciser. Puis, nous reprendrons la discussion plus tard, beaucoup plus tard, cette fois à partir du premier jet – parfois lorsqu'il est en train de s'achever, parfois au fil de l'écriture. Pour un de mes romans, sans doute le plus réussi à nos yeux, nous en avons ainsi parlé avec mon éditeur tous les jours, pendant 18 mois... Parce que je compte sur lui pour pousser le texte dans ses retranchements, y repérer les faiblesses, les longueurs, les choses inabouties. Avec le risque, toujours, que le texte perde en fraîcheur ou en singularité ce qu'il gagne en précision, en finesse.

Comment on s'arrête, alors ?

Souvent, on fixe ensemble une date de sortie volontairement « serrée » après qu'il a lu le premier jet, et on se sert de cette *deadline* – de la nécessité qu'il y a à arrêter pour corriger, maquetter, fabriquer des épreuves non corrigées, imprimer. Ça fixe une limite au travail d'aller-retour, qui pourrait sinon être infini. Mais des collègues, au contraire, ne supportent pas cette contrainte de la *deadline* – quitte à différer la sortie.

La date de sortie est pourtant décisive... Elle est parfois programmée pour les prix littéraires, les rentrées littéraires, ou en fonction d'autres enjeux ?

Et de plus en plus, parce que les vies des romans sont menacées d'être de plus en plus courtes – les nouveautés n'ont que quelques semaines en librairie pour se faire une place, au risque sinon de disparaître... Donc il faut que les romans sortent au « bon moment » ! Mais ça ne signifie pas

forcément que l'auteur sait, lorsqu'il écrit, quand le livre sortira. Parfois – ça m'est arrivé en littérature générale –, on envoie un texte à un ou plusieurs éditeurs, celui qui s'en empare trouve qu'il a les qualités pour telle ou telle date, que c'est par exemple « un texte de rentrée littéraire » – ce qui reviendra à éventuellement différer de plusieurs mois une sortie pour mieux la soigner. Si bien que l'autrice ou l'auteur est parfois largement plongé dans l'écriture du texte suivant, ce qui peut rendre plus compliqué de parler du roman qui sort...

Signer un contrat avant d'écrire, ça veut dire aussi que l'à-valoir versé par l'éditeur vous paye ce « temps d'écriture ». C'est important à vos yeux ?

Essentiel. On n'écrit pas au même rythme, donc le même texte, selon qu'on fait ce travail de romancier à temps plein, comme c'est mon cas, ou qu'on écrit sur son temps libre, son temps dégage, ses vacances... Ça ne veut pas dire que l'on fait mieux, ça signifie en revanche qu'on ne fait pas pareil, parce que le temps consacré à l'écriture est radicalement différent, plus court ou moins ramassé. Quant à moi, l'idée de gagner ma croûte en publiant me légitime à publier. D'autres ne supportent pas cette précarité, ou doivent multiplier les à-côtés (rencontres, salons...) pour vivre.

Certains le font avec bonheur, y trouvent d'autres façons d'écrire, pour la lecture, l'oralité ; d'autres en souffrent.

Dans ce contexte, la surproduction est un problème de plus en plus identifié...

C'est certain qu'elle joue. Déjà, dans la durée de vie plus courte des livres, que j'évoquais... Mais par ailleurs, de son fait notamment, le tirage et la vente moyenne d'un roman baissent. Ce qui signifie qu'il faut sortir plus de livres pour espérer en faire un métier. Ce qui va augmenter la surproduction, etc. C'est une spirale.

Et pour le premier roman ? Si c'est tellement essentiel, comment fait-on quand on n'a pas encore d'éditeur ?

Là, je crois qu'il y a autant de méthodes et d'événements que d'auteurs... J'ai des amis qui ont écrit et envoyé différents textes pendant 25 ans avant de trouver, enfin, leur maison pour un roman. Je pense par ailleurs à un romancier qui a envoyé un manuscrit chez Gallimard à 13 ans. L'éditeur l'a encouragé, et l'a invité, non à retravailler ce texte précisément, mais plutôt à envoyer le prochain. Ce qu'il a fait plusieurs fois, jusqu'à la publication !

Comme s'il fallait sortir de ce premier essai, accompli seul, pour s'accomplir ?

En général, je conseille aux écrivains en herbe qui me sollicitent de ne pas réécrire et réécrire encore le même texte – d'aller se risquer ailleurs. Mais j'ai surtout tendance à penser que c'est toujours au deuxième roman que se fait véritablement le saut, de « devenir romancier ». Le premier texte, tu l'as porté parfois pendant des années, tu l'as écrit à ton rythme ; pour le deuxième, l'éditeur qui croit en toi va te dire : « Ce serait bien que tu le publies l'an prochain, ou dans moins de 18 mois... » Sans que le premier t'offre forcément, même s'il a été remarqué, les moyens d'y consacrer tout ton temps. Mais même si c'est le cas, tu te retrouves dans un rythme de production qui n'a plus rien à voir. C'est une deuxième épreuve du feu.



Consulter les fiches « [Le temps de l'écriture](#) » et « [Le temps du lecteur](#) », collection « Matière à réflexion ».

Fiche réalisée par Maëlle Sagnes, coordinatrice d'événements culturels, enseignante-formatrice, animatrice de rencontres littéraires, et Vincent Villeminot, auteur, dans le cadre de la Résonance 2025 du PREAC Littérature « [Les temps de l'auteur](#) ».